Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 1

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 71me Année — N° 1 — Samedi 2 janvier 1932

CONTEUR VAUDOIS

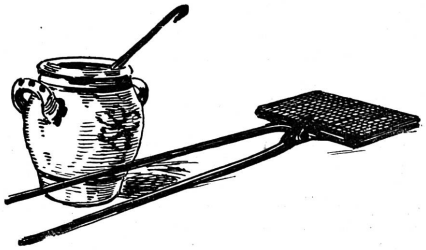
FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



Bonne Année !

AU cours de l'an qui s'achève, les fêtes se sont échelonnées dans un ordre parfait, marquées d'avance au calendrier. Elles ont formé une suite ininterrompue, comme les anneaux d'une chaîne qui paraît longue au premier janvier et que l'on s'étonne de voir si courte au trente-et-un décembre. Elles ont apporté, aux uns de la joie, aux autres de la tristesse, et à tous quelques instants d'oubli.

Puis le jour de Noël est venu avec son cortège de gâteaux levés, de bricelets, de merveilles et de bonbons suspendus à l'arbre tout illuminé. Et puis la Saint-Sylvestre, dernière halte au seuil de l'an nouveau, moment de répit arraché aux préoccupations quotidiennes. Ce jour-là, les préjugés tombent, les distances se rapprochent et les rancunes s'oublient. On jette un regard en arrière, on met, sur les plateaux de la balance, les heures sombres et les heures claires, on fait le compte, on récapitule, puis l'on s'en va de nouveau vers la destinée avec une année de plus et des illusions en moins.

Les évènements, grands ou petits, qui nous ont préoccupés, durant l'année, s'estompent déjà dans la brume du passé. On laisse dans l'ombre, et pour l'instant, la crise générale, le chômage, les dettes interalliées, le plan Young, le conflit mandchourien, le dumping soviétique, les assurances sociales et la conférence du désarmement.

Du reste, les journalistes — qui savent mieux que personne ce qu'est le jour de l'An — se gardent bien de publier leur copie. A quoi bon ! L'article du jour ne sera lu par personne. Comme tout le monde, ils préfèrent réveillonner autour d'une table bien garnie, laissant aux commerçants et aux industriels le champ libre dans les colonnes de leur journal. La politique chôme, la polémique s'efface, la nouvelle à sensation disparaît comme par enchantement et les chroniques militaire, financière, sportive — et que sais-je encore ? — prennent la poudre d'escampette. A l'endroit même où vous avez l'habitude de lire la prose du premier rédacteur, vous trouverez ces mots en lettres grasses : « La maison X présente ses vœux de bonne année à sa nombreuse clientèle. » Et il vous suffira de tourner les pages pour retrouver, cent fois répétée, la même annonce. Il est vrai qu'à mesure que l'on tourne les feuillets l'espace se rétrécit et la dimension des caractères diminue. Car il en est des maisons de commerce comme des journaux. Il y a la grande entreprise qui requiert les services de deux cents, trois cents, cinq cents employés, et il y a la petite boutique du coin où vous voyez toujours la même marchande. Les journaux, eux, se distinguent par le format et le tirage. Vous avez les grands quotidiens qui tirent à cinquante mille exemplaires et les petits hebdomadaires — dont nous sommes — qui font tant bien que mal leur petit bonhomme de chemin. Ainsi va la vie !

Bien qu'il ait dépassé la septantaine, le *Conteur Vaudois* se porte bien. Comme un pèlerin, fatigué par la longueur du voyage, il s'est arrêté au bord du chemin. Il a ouvert son vieux sac de cuir pour en tirer un quignon de pain et un morceau de fromage qu'il mange avec appétit. Après avoir bu ses trois verres traditionnels, il reprend sa course plus gaillardement. Regardez-le cheminer dans son complet de milaine. Il arrive maintenant au contour de la route. Il se retourne et, avant de franchir le seuil de l'an nouveau, il vous tire son chapeau de feutre et vous crie, dans son bon accent du terroir : « Bonne année ! » Lo *Conteu* vo coo à très ti onna rebattâïe de bounheu !

Jean des Sapins.

DEIN LA STRATOSPÈRE

VO vo rappelâ de clli monsu Pecard, de pè Lutry, que l'è montâ d'amont dâi niole. S'ètâi aguelhî dein cllia grôcha pètubllie que lâi diant la stratosphère, que monte tota soletta, sein s'arretâ, adî pe hiaut, à perda de yuva. Vo z'é dza de que lo pénâbllio n'a pas ètâ de grimpelhî, mâ de décheindre. Cllia sacré pétubllie voliâve pas que sâi de reveni avau. Se monsu Pecard s'ètâi pas crampounâ fermo su sa stratospère po coudhî lâi gravâ de volâ plli' amont, sarâi prâo su einfarattâ oncora âi niolan. Mâ l'avâi promet à sa fenna de reveni à l'ottô po lo petit-goûtâ et voliâve pas l'eingreindzî. L'è po cein que n'è pas mé restâ.

Mâ à la décheinta, tandu que l'ètâi à tsevau su lè dérupite — et l'è èpouâirâo quand on lâi sondzo — l'a vu oquie dé bin courieu. Tot lo teimps, monsu Pecard crâisîve dâi z'affére quemet se l'avâi ètâ dâi clliére. Mâ n'ètâi pas dâi clliére. L'ètâi riond quemet dâi boule à djuvî âi guelhie. Mâ n'ètâi pas dâi boule de guelhie. L'avant onna voix dâoce quemet onna balla-mére que sohîte lo bounan à son biau-fe. Mâ n'ètâi pas onna voix. L'ètâi rodzo, blliu, dzauno, vè, quemet on are *(arc-en-ciel)* ; mâ n'ètâi pas on are.

Cein que l'ètâi ? Eh bin ! lo vo vu dere.

L'ètâi dâi z'*âme*.

Et clliâo z'âme tracîvant ein amont avoué onna couâte qu'on arâi djurâ dâi z'èpèlue. Fusâvant pe rîdo que l'oûvra. Quemet on tsin que l'oût dzappâ sa tsinna. Vo dio que l'ètâi à vo baillî lo veret *(vertige)*, tant clliâo z'âme ludzîvant râ.

Et vaitcé que monsu Pecard dèmande à iena de clliâo z'âme que fronnâve dè coûte la pètubllie :

— Du iô venî-vo, que vo z'îte tant accouâitya ? *(pressée)*.

— De pè lo paï dâi Tutche ! On sè redzoïe d'arrevâ âo Paradi. On pâo pas lâi ître pe mau que tsi no, ora.

Et via âo dissimo galop.

On craisîve onn' autr' âma que l'allâve oncora pe rîdo que l'autra.

— Et vo, du iô îte-vo, que lâi fâ lo monsu de la stratosphère.

— Vîgno de Dzenéva. M'ètâiso *(je suis impatiente)* d'arrevâ po pe rein oûre dèvezâ de la Banqua.

Et zzzzz.... ! via !

— Et vo ? que dit à iena que fasâi état de rattrapâ lè z'autre.

Sein s'arretâ, l'âma l'a repondu :

— De Nâotsatî ! Lè z'affére vant pas tant bin ora. Estiusâ. Mè faut modâ.

Et dinse dâi z'hâore et dâi z'hâore. Rein que dâi z'âme à ne pas voliâi pèdre onna menuta. Lè zene vegnant de pè l'Etalie, de pè la France, de ti lè paï de la terra, la Byssenie, l'Arabie dèpètrâïe, lè z'Amérique et tot lo diâbllio et son train. Rein que dâi z'âme à dèpuffâ, à corre ! Tot d'on coup, monsu Pecard ein reincontre dautrâi que n'ètant pas à tracî quemet lè z'autre. Allâvant tot bounameint, sein sè pressâ, quemet dâi dzein que regrettant gros d'arrevâ et que sè breinnant po pas ître lè premî. De lè vère, on arâi djurâ clliâo coo que l'atteindant que la derraîre l'ausse sounâ po eintrâ âo prîdzo, et que lo menistre l'ausse coumeincî. Guegnîvant adî ein avau, dâi iâdzo s'arretâvant.

— Mâ ! mâ ! que lâo fâ dinse monsu Pecard, qu'îte-vo. Vo z'allâ bin pllian !

Et lè z'âme l'ant fé reponse :

— On n'è pas tant pressâ d'arrevâ. On sâ cein qu'on pè. On cougnâi pas cein qu'on retroverâ. *No sein Vaudois !*

Marc à Louis.

RÉFLÉXIONS

A M. Schabzigre.

L'AUTRE jour, et par hasard, j'ai entendu entre un mari et sa femme, un bout de conversation, et comme aucun des deux ne m'a prié de ne pas la répéter, je me permets de le faire ici, en y ajoutant quelques réfléxions.

Le dit mari, donc, reprochait à sa femme de brûler trop de bois. Jusque-là, rien d'extraordinaire. Pour ma part, je n'ai jamais encore rencontré de mari qui ne reproche pas, au moins une fois par semaine, à sa femme de brûler trop de bois. Mais celui-ci avait l'air très fâché. Il fronçait les sourcils d'un air courroucé, et haussait la voix comme pour se faire entendre d'un auditoire de dix mille femmes incapables d'économie... Pour finir, il ajouta que d'ailleurs, les femmes ne savent pas faire le feu.

Cette accusation imprévue m'a causé un grand étonnement parce que le feu, n'est-ce pas, c'est essentiellement l'affaire des femmes. De mère en fille, depuis des générations, et déjà au temps où, vêtues de peaux de bêtes, elles suivaient leurs hommes à la chasse, elles apprenaient à ramasser des brindilles, à les faire flamber avec des feuilles sèches et à poser dessus des morceaux de bois assez gros pour faire rôtir un quartier d'ours ou d'auroch. (Si je passe, comme chat sur braise, sur leur manière de produire l'étincelle, c'est que je ne sais pas comment elles s'y prenaient, étant à peu près certaine que, dans ce temps-là, les allumettes de sûreté n'étaient pas encore au commerce). A l'heure qu'il est, une petite fille de douze ans dont la maman va en journée, sait déjà faire le feu, arranger les copeaux de façon à n'avoir besoin que